Un voyage spirituel en train

Carlos González González

Préface

Ce récit suit Marcel, un professeur retraité, au cours d'un voyage en train qui le mène d'Hendaye à Bruxelles, avec des étapes à Bordeaux, Paris, Lille et enfin Bruxelles. À chaque étape, il rencontre un ami ou une connaissance avec qui il échange autour de livres, de souvenirs, de questions spirituelles, philosophiques et humaines. Le voyage extérieur devient progressivement un voyage intérieur, marqué par la réflexion sur l'amitié, la foi, la mémoire, la conscience et le sens de la vie.

1. Bordeaux : Françoise

Entre Biarritz et Bordeaux, Marcel retrouve son amie Françoise, universitaire à la retraite. Leur conversation porte principalement sur plusieurs ouvrages qu'elle a écrits.

Ils évoquent :

- Son étude de la réalisatrice espagnole Pilar Miró, dont elle analyse à la fois l'œuvre cinématographique et le contexte historique de l'Espagne contemporaine.
- Son livre sur le cinéma d'animation espagnol sous le franquisme, qui met en lumière les difficultés artistiques et idéologiques de cette période.
- Son récit autobiographique *Le tableau n'est pas signé*, dans lequel elle raconte une enfance marquée par une double maternité, l'adoption, les tensions familiales et la quête de son identité.

Le dialogue est aussi l'occasion d'évoquer leurs souvenirs communs à Bordeaux dans les années 1970, l'amitié durable qui les unit et les épreuves traversées au fil de la vie.

2. Paris : Lorène

Dans le trajet vers Paris, Marcel échange avec **Lorène**, religieuse catholique. Leur discussion s'appuie sur le livre *Lettres spirituelles entre un laïc et une religieuse.*

Ils abordent :

- La prière et l'adoration du Saint-Sacrement
- La spiritualité du Sacré-Cœur.
- La conversion intérieure, l'humilité et la miséricorde.
- Les Béatitudes, la figure de Marie et les grands mystiques chrétiens comme Thérèse d'Avila, Jean de la Croix et Thérèse de Lisieux.

Cette étape constitue le cœur spirituel du livre et insiste sur l'idée qu'une foi authentique doit conduire à davantage d'amour, de compassion et de service envers les autres.

3. Lille : Jean-Marie

Entre Paris et Lille, Marcel retrouve son ami Jean-Marie, scientifique retraité. Ensemble, ils discutent de deux essais philosophiques de l'auteur.

La Supraconscience

Le débat porte sur :

- Les expériences de mort imminente (EMI).
- La nature de la conscience.
- Le rapport entre science, spiritualité et métaphysique.
- Les limites de notre connaissance.

Marcel adopte une approche plus spirituelle tandis que Jean-Marie conserve une attitude scientifique et agnostique. Malgré leurs différences, ils se rejoignent dans une même ouverture intellectuelle.

À propos du vide

Ils explorent ensuite la notion de vide à travers :

- La philosophie grecque de Parménide et Démocrite.
- Les traditions orientales.
- La physique moderne, la relativité et la mécanique quantique.
- Le champ de Higgs et l'origine de l'univers.

Le dialogue montre comment le vide, longtemps considéré comme une absence, peut être compris comme la source même des possibilités et de l'existence.

4. Bruxelles : Raphaël

Dans la dernière étape, Marcel voyage avec Raphaël, un ami actif et sportif. Ils discutent du livre *La vie tranquille*.

Les thèmes abordés sont :

- L'exercice physique et le vieillissement en bonne santé.
- Le sommeil et l'hygiène de vie.
- La méditation et la pleine conscience.
- L'équilibre entre corps et esprit.

Le livre défend une philosophie de vie fondée sur la simplicité, la modération et l'attention au présent.

Thèmes principaux

L'ouvrage développe plusieurs grands thèmes :

- L'amitié durable et le dialogue.
- La retraite comme période de réflexion et d'approfondissement.
- La mémoire personnelle et collective.
- La culture, le cinéma et la littérature.
- La foi chrétienne et la quête spirituelle.
- Le rapport entre science, philosophie et métaphysique.

- La recherche d'une vie équilibrée et consciente.

Conclusion

Voyage spirituel est avant tout un roman de dialogues et de méditation. À travers quatre rencontres successives, Marcel parcourt non seulement la France et la Belgique, mais aussi les grands domaines de l'existence humaine : l'amitié, l'identité, la foi, la connaissance, la mort, le temps et la sagesse. Le train devient le symbole d'un cheminement intérieur où chaque rencontre éclaire une facette du sens de la vie.

Table des matières

1.- Bordeaux : Françoise

2.- Paris : Lorène

3.- Lille : Jean-Marie

4.- Bruxelles : Raphaël

Bibliographie

1.- Bordeaux : Françoise.

Marcel prend un café crème accompagné d'un croissant au café de la place, puis se rend, avec suffisamment d'avance, à la gare d'Hendaye — une petite gare qui fait office de terminus ou de point de départ.

Avant de composter son billet, il achète *Le Sud Ouest*, ce grand quotidien régional qu'il lit depuis qu'il a vécu à Bordeaux, il y a plus de 40 ans.

Aujourd'hui, les informations marquantes sont :

-Hausse des prix des carburants

-La Guerre au Moyen-Orient

-Les Élections sénatoriales.

-Victoire difficile des Girondins de Bordeaux.

Avec un peu d'avance, il décide de composter son billet et d'accéder au quai.

Le train, un TGV, est lent jusqu'à Bordeaux, puis très rapide de là jusqu'à Paris. Ce train est composé de nombreuses voitures. Peu de passagers montent ici, mais c'est le cas à Bordeaux ; là-bas, des panneaux indiqueront aux voyageurs où se trouve chaque voiture.

Marcel cherche sa voiture et sa place.

Peu après, le train démarre et une annonce souhaite la bienvenue aux voyageurs, indique les gares où le train s'arrêtera et signale à plusieurs reprises la présence d'un café-restaurant dans la voiture 14.

Marcel met ses écouteurs et écoute la musique d'autrefois qu'il a déjà enregistrée.

C'est Adamo qui chante :

Mais laisse mains sur tes hanches,
Ne fais pas ces yeux furibonds.
Oui tu l'auras ta revanche,
Tu seras mas dernière chanson.

Sur ce tronçon, on arrive bientôt à la première gare où le train s'arrête : Saint-Jean-de-Luz-Ciboure.

Marcel sait — et se souvient — que cette petite ville est très belle, avec sa plage retirée et son église dédiée à saint Jean-Baptiste. Cette église ressemble à un théâtre, avec ses galeries et ses loges. C'est ici que Louis XIV épousa l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse. Le train poursuit sa route, sans grande vitesse — malgré son nom —, mais il avance tout de même.
À présent, Céline Dion chante :

I*l est si près de moi,*
Pourtant je ne sais pas
comment l'aimer.
Lui seul peut décider
qu'on se parle d'amour
ou d'amitié.

Nous voici maintenant à Biarritz, station balnéaire et paradis des surfeurs, où Marcel attend l'arrivée de son amie Françoise. Après les salutations d'usage, ils prennent des nouvelles de leurs familles respectives. Thérèse, l'épouse de Marcel, a récemment perdu son père et s'occupe des démarches liées à la succession ; Françoise lui présente à Marcel ses condoléances. Jean-Marie, le mari de Françoise — que Marcel doit rencontrer cet après-midi — a récemment subi des examens en vue d'une éventuelle opération. Si tout se passe bien, sa vie en sera facilitée. De son côté, Françoise doit bientôt consulter un chirurgien qui, comme beaucoup d'autres, est un rêveur : il lui conseille de faire preuve de patience, lui promettant qu'elle finira par courir comme un lapin. En réalité, cela fait quelques ans que s'enchaînent de fausses améliorations et des promesses jamais tenues.

Au bout du compte, nul ne sait si la douleur très vive dont elle souffre disparaîtra un jour ; mais, comme le disait la vieille chanson : *À part ça, tout va très bien, Madame la Marquise.*

Marcel et Françoise évoquent notamment le Festival latino qui s'est tenu à Biarritz, auquel Françoise a assisté.

Marcel : Alors, Françoise, tu es finalement partie de Biarritz ?

Françoise : Oui. Et toi, toujours en route depuis Hendaye ?

Marcel : Toujours. La retraite nous aura au moins appris une chose : il n'est plus nécessaire de savoir où l'on va pour avoir une bonne raison de partir.

Françoise : C'est bien une phrase de professeur à la retraite, ça.

Et nous voyageons avec nos vieux réflexes : un livre dans le sac, un carnet dans la poche et cette manie de transformer chaque rencontre en sujet de séminaire.

Marcel : En parlant de rencontre… Tu ne m'as toujours pas raconté comment tu as rencontré Ricardo Darín au festival latino de Biarritz.

Françoise : Ah, Ricardo Darín! C'était presque par hasard. Tu sais comment sont les festivals : beaucoup de monde, des conversations qui commencent dans un couloir et se terminent autour d'un verre.

Il était très surpris parce que je lui ai montré une photo à lui faite il y a longtemps et qu'il ne connaissait pas.

Marcel : Et toi, évidemment, tu as réussi à parler cinéma avec lui.

Françoise : Pas tout de suite. Au début, j'ai surtout essayé de ne pas avoir l'air de la professeure qui vient lui expliquer son propre métier !

Marcel : Ce qui, venant de toi, devait demander une discipline extraordinaire.

Françoise : Absolument. J'ai tenu au moins cinq minutes.

Marcel : Un record.

Françoise : Mais Darín est très accessible. On a parlé de l'Amérique latine, de l'Espagne, du cinéma comme mémoire collective. Ce qui m'a frappée, c'est cette façon qu'il a de parler des personnages comme s'ils étaient des personnes qu'il avait réellement connues.

Marcel : C'est peut-être ce qui fait les grands acteurs : ils ne jouent pas seulement des personnages, ils semblent leur accorder une existence.

Françoise : Exactement. Et puis je me suis dit que cela rejoignait finalement ce que j'ai essayé de faire avec Pilar Miró.

Marcel : Voilà ! Nous y arrivons. Ton fameux livre.

Françoise : *Pilar Miró : Vingt ans de cinéma espagnol.*

Marcel : Un titre qui sent à la fois l'université et le voyage.

Françoise : C'est peut-être parce que Pilar Miró elle-même est inséparable d'une Espagne en mouvement. Elle a réalisé neuf films entre 1976 et 1996, vingt années pendant lesquelles le pays a connu de profondes transformations.

Marcel : La transition démocratique, les changements sociaux, la transformation des mentalités…

Françoise : Oui. Et c'est justement ce qui m'intéressait : ne pas considérer ses films uniquement comme des objets esthétiques. Ils sont aussi des témoins d'une époque.

Marcel : Pourtant, elle reste beaucoup moins connue en dehors de l'Espagne.

Françoise : C'est ce qui m'a poussée à écrire le livre. En Espagne, Pilar Miró était une personnalité considérable. Elle a exercé des responsabilités politiques, et elle a même été au centre de deux procès qui ont eu un énorme retentissement médiatique.

Marcel : Ce qui complique forcément l'image que l'on peut avoir d'une cinéaste. Le public finit par connaître la personne publique avant de regarder son œuvre.

Françoise : C'est exactement le problème. Je voulais revenir au cinéma. À ses films, à leurs thèmes, à leur mise en scène, à la manière dont elle représente les femmes, la famille, le pouvoir, la violence, la mémoire…

Marcel : Et tu as étudié l'ensemble de son œuvre ?

Françoise : Oui, les neuf films réalisés pendant ces vingt années. Je voulais comprendre leur cohérence, mais aussi leurs différences. Une œuvre n'est jamais un bloc immobile.

Marcel : Tu me fais penser à quelque chose. Nous avons passé notre vie à expliquer aux étudiants que les œuvres doivent être replacées dans leur contexte historique.

Françoise : Et maintenant que nous sommes à la retraite, nous faisons exactement la même chose avec nos souvenirs.

Marcel : C'est peut-être ça, vieillir : devenir son propre historien.

Françoise : Ou son propre archiviste.

Marcel : Avec beaucoup moins de subventions.

Françoise : Et beaucoup plus de temps.

Marcel : Ton livre contient aussi des entretiens, non ?

Françoise : Oui. Je tenais à compléter l'analyse par une série d'entrevues. Parce qu'à force de commenter les films, le chercheur risque parfois d'oublier qu'il y a des êtres humains derrière les œuvres.

Marcel : Voilà qui nous ramène à notre humanisme.

Françoise : Il faut bien que notre humanisme universitaire serve encore à quelque chose !

Marcel : Il nous sert déjà à voyager.

Françoise : Comment ça ?

Marcel : Regarde-nous. Nous faisons deux itinéraires différents, mais nous nous retrouvons toujours quelque part.

Françoise : Comme dans un film.

Marcel : Avec moins de budget.

Françoise : Et davantage de pauses-café.

Marcel : Ce qui est un progrès considérable.

Françoise : Tu sais, quand je repense à Pilar Miró, je me dis que ce qui me touche le plus dans son parcours, c'est précisément cette tension entre l'individu et l'époque. Elle a vécu une Espagne qui changeait, et son cinéma en porte la trace.

Marcel : Et peut-être que c'est aussi ce que nous cherchons dans le cinéma latino-américain ou espagnol : des histoires particulières qui racontent quelque chose de beaucoup plus vaste.

Françoise : Oui. Une société à travers un visage. Une époque à travers une histoire intime.

Marcel : Alors continuons à parler.

Françoise : De cinéma ?

Marcel : De cinéma, de livres, de voyages… et de tout ce qui nous reste à découvrir.

Françoise : Voilà une bonne définition de la retraite.

Marcel : Non. Une bonne définition de l'amitié.

Françoise : Là, Marcel, tu marques un point.

Marcel : Alors, Françoise, en plus, qu’est-ce qu’on peut dire sur ton livre sur le cinéma d’animation espagnol ?

Françoise : Oui, *Le cinéma d’animation en Espagne (1942-1950)*. J’ai passé pas mal de temps à travailler sur cette période.

Marcel : Pourquoi avoir choisi précisément ces années ? Le cinéma d'animation espagnol n'était quand même pas très développé à l'époque.

Françoise : Justement ! C'est ce qui m'intéressait. Sous le premier franquisme, le cinéma d'animation était confronté à énormément de difficultés : très peu de moyens financiers, une activité industrielle limitée et un marché trop petit. Et puis il y avait la censure et l'autocensure.

Marcel : Donc les réalisateurs ne pouvaient pas vraiment raconter ce qu'ils voulaient ?

Françoise : Pas complètement, non. Et même lorsqu'un film était réalisé, il fallait encore réussir à le distribuer. La distribution était confidentielle, les pellicules étaient fragiles et, surtout, il y avait une concurrence énorme…

Marcel : Walt Disney ?

Françoise : Exactement ! Difficile de rivaliser avec le génie et les moyens de Disney. Pourtant, malgré toutes ces contraintes, trois longs-métrages ont particulièrement retenu mon attention : *Garbancito de la Mancha*, *Alegres vacaciones* et *Erase una vez*.

Marcel : *Garbancito de la Mancha*, c'est bien celui qui est sorti en 1945 ?

Françoise : Oui. Et il est historique : c'est le premier long-métrage d'animation en couleurs réalisé non seulement en Espagne, mais aussi en Europe.

Marcel : Rien que ça ! Et de quoi parle-t-il ?

Françoise : Le film mélange deux univers. D'un côté, il s'inspire des contes populaires, notamment de l'histoire du Petit Poucet. De l'autre, son titre renvoie clairement à Don Quichotte, le héros de Cervantès.

Marcel : Donc *Garbancito* serait à la fois un personnage de conte et une sorte de héros national ?

Françoise : C'est exactement cette dualité qui m'intéresse. Le film cherche à transmettre un message réaliste et didactique,

notamment à travers la glorification du héros espagnol, mais il fait aussi entrer le merveilleux et la fantaisie.

Marcel : Ce mélange fonctionne ?

Françoise : Par moments très bien. Par exemple, il y a le numéro de la « souris matador », qui est particulièrement drôle. Et les séquences avec les animaux ont un charme poétique remarquable.

Marcel : Tu dis dans ton livre que ces films « chantent et enchantent », si je me souviens bien.

Françoise : Oui. Parce que l'humour, la musique et le jeu permettent aussi aux dessinateurs de laisser apparaître leur propre personnalité. Dans *Garbancito*, on peut percevoir la marque du dessinateur Moreno. Et dans *Erase una vez*, celle d'Escobar.

Marcel : Ah oui, *Erase una vez*, sorti en 1950. C'est celui qui reprend l'histoire de Cendrillon ?

Françoise : Oui, mais d'une manière très originale. Le film se permet beaucoup d'humour et d'anachronismes. Imagine des personnages de Cendrillon déguisés en fantômes ou encore des savetiers qui chantent du jazz !

Marcel : Des savetiers de conte de fées qui font du jazz ? C'est plutôt inattendu !

Françoise : Et c'est justement ce qui montre l'évolution de l'humour. Le film est capable de prendre ses propres références à contre-pied et même de se moquer, en quelque sorte, de l'œuvre d'art elle-même.

Marcel : Et *Alegres vacaciones*, qu'est-ce qu'il apporte ?

Françoise : Il participe lui aussi à cette recherche de formes nouvelles. Mais j'ai surtout voulu étudier les trois films ensemble afin de comprendre ce que ce petit corpus pouvait nous apprendre sur l'Espagne de cette époque.

Marcel : Tu les analyses seulement du point de vue cinématographique ?

Françoise : Non. J'utilise plusieurs approches : idéologique, psychanalytique, narratologique et esthétique. Cela permet de voir qu'un même film peut avoir plusieurs niveaux de signification.

Marcel : Et esthétiquement, tu sembles particulièrement apprécier *Erase una vez*.

Françoise : Oui, notamment pour ses décors. Cirici Pellicer a réalisé un travail très raffiné. Il y a énormément de références à la peinture, à l'architecture et aux arts décoratifs.

Marcel : Donc le film s'éloigne de Disney ?

Françoise : C'est ce qui est intéressant. Il possède une identité profondément européenne et ne se contente pas de reproduire le modèle disneyen.

Marcel : Finalement, malgré la censure, le manque d'argent et les difficultés de distribution, ces films ont réussi à laisser une trace.

Françoise : Oui. C'est peut-être leur plus grand mérite : avoir existé. Et certaines séquences sont encore étonnamment fraîches aujourd'hui. Elles parviennent même, par l'humour et la fantaisie, à dépasser en partie l'univers social et idéologique très marqué dans lequel elles ont été créées.

Marcel : Je comprends mieux pourquoi tu as consacré un livre à ces trois films. Ce n'est pas seulement une histoire du cinéma d'animation.

Françoise : Non. C'est aussi une manière de regarder une époque à travers ses œuvres artistiques.

Marcel : Eh bien, Françoise, après toutes ces années d'amitié, je découvre que tu es devenue une spécialiste du dessin animé espagnol !

Françoise : Et moi, je découvre que tu as réellement lu mon livre !

Marcel : Évidemment !

Le train traverse désormais la région des Landes. Une grande partie de cette plaine est occupée par une grande forêt , considérée comme la plus vaste d'Europe occidentale et constituée essentiellement de pins maritimes plantés au milieu du XIXe siècle.

Marcel : Alors, Françoise, parlons de ton livre, *Le tableau n'est pas signé*. Rien que le titre, déjà, me trouble. Pourquoi ce titre ?

Françoise : Parce qu'un tableau peut représenter une vie entière sans que personne ne sache vraiment qui l'a peint. Et puis, dans mon histoire, j'ai longtemps eu l'impression d'être un tableau dont je ne connaissais pas l'auteur. J'étais là, au milieu de deux histoires, de deux familles, de deux femmes que je devais appeler toutes les deux « maman ».

Marcel : Deux « mamans »… J'imagine que ce mot devait avoir une drôle de résonance pour toi.

Françoise : Une résonance douloureuse, surtout. Quand on est enfant, on ne possède pas les mots pour comprendre les arrangements des adultes. On vous explique que celle-ci est votre mère, mais qu'il faut aussi appeler l'autre maman. Alors on obéit. On aime. On se tait. Et quelque part en soi, on essaie de ne pas trahir l'une en aimant l'autre.

Marcel : C'est donc cet écartèlement qui traverse tout ton récit ?

Françoise : Oui. Hélène est ma mère biologique. Elle a été contrainte de renoncer à ses droits maternels. Pierre, mon père, et Madeleine m'ont ensuite adoptée. Mais ce qui pourrait être une simple histoire familiale ne l'est pas. Les deux mondes auxquels j'appartiens sont radicalement différents.

Marcel : Hélène d'un côté, Madeleine de l'autre…

Françoise : Hélène, c'est un monde populaire, chaleureux, joyeux. Il y a du mouvement, des rires, une forme de liberté. Madeleine, c'est tout autre chose. Son univers est fermé, réactionnaire, soumis à des règles dont on ne discute pas. Très tôt, j'ai compris qu'il existait des choses qu'on pouvait dire d'un côté et pas de l'autre.

Marcel : Et toi, au milieu ?

Françoise : Moi, je devais m'adapter. Être celle qu'on attendait que je sois. Je crois que c'est cela qui m'a le plus longtemps empêchée de savoir qui j'étais réellement.

Marcel : Pourtant, tu écris que tu as fini par « advenir comme sujet de ton existence ».

Françoise : Oui. C'est probablement la phrase qui résume le mieux mon parcours. Il m'a fallu du temps pour comprendre que je pouvais

cesser d’être simplement l’enfant définie par les décisions des autres. Je pouvais devenir quelqu’un qui choisit, qui pense, qui raconte sa propre histoire.

Marcel : Écrire le livre, c’était donc une manière de reprendre cette histoire ?

Françoise : Exactement. Pendant longtemps, d’autres avaient parlé à ma place. D’autres avaient décidé ce qui était bien pour moi, ce qui devait rester caché, ce qui devait être oublié. En écrivant, je reprends la parole.

Marcel : Et tu ne racontes pas seulement ton histoire personnelle. On sent aussi, derrière tes souvenirs, une critique beaucoup plus large.

Françoise : Parce que mon histoire n’est pas seulement la mienne. Elle est aussi le produit d’une époque et d'une société. Une société dans laquelle les femmes disposaient de beaucoup moins de liberté, où la parole des hommes pesait davantage, où la maternité pouvait être décidée ou confisquée selon des règles qui échappaient aux femmes elles-mêmes.

Marcel : Ton livre devient alors presque un réquisitoire.

Françoise : Oui, contre ces normes patriarcales qui peuvent détruire des existences tout en prétendant protéger l’ordre familial. Ce qui me frappe aujourd’hui, c’est que beaucoup de drames semblables ont existé dans le silence. Des vies ont été bouleversées sans faire de bruit.

Marcel : Et aujourd’hui, certains de ces drames sont enfin racontés publiquement.

Françoise : Oui. Les scandales que nous découvrons aujourd’hui donnent parfois l’impression que tout commence maintenant. Mais non. Il y avait déjà, auparavant, des femmes et des enfants pris dans des mécanismes de domination, de secret et de silence. Simplement, personne ne les écoutait de la même manière.

Marcel : Tu regrettes que ton histoire, et celles qui lui ressemblent, n’aient pas eu le même retentissement ?

Françoise : Je ne cherche pas la lumière pour la lumière. Mais je crois que le silence a un prix. Quand une souffrance reste enfermée dans une famille, elle finit parfois par devenir une fatalité. La raconter permet au moins de dire : « Cela a existé. Cela a eu des conséquences. Et ce n'était pas normal. »

Marcel : Tu parles beaucoup d'identité dans ton livre. Est-ce qu'aujourd'hui tu sais enfin qui est Françoise ?

Françoise : (Elle sourit.) Je ne suis pas sûre qu'on sache jamais complètement qui l'on est. Mais je sais une chose : je peux reconnaître ce que chacune de mes deux mères a représenté dans mon histoire.

Par la fenêtre du train, on aperçoit déjà les vignobles ; cela nous indique que nous sommes proches de la ville, à une trentaine ou une quarantaine de kilomètres.

Marcel et Françoise se remémorent le temps passé à Bordeaux en 1978-1979.

Marcel et Thérèse habitaient rue La Fontaine et sortaient très souvent avec Françoise et sa mère, Hélène.

Ils avaient des amis communs : Elvire et Joseph, qui vivaient à Talence avec leur jeune fils, Gabriel. L'enfant avait été blessé et avait dû être hospitalisé, avec un plâtre.

Malheureusement, la vie n'a pas souri à cet enfant, qui nous a quittés il y a un an. S'il est douloureux d'enterrer ses parents, il l'est bien plus encore d'enterrer son propre enfant.

Avec ce groupe d'amis et d'autres, Marcel, Thérèse, Françoise et Hélène se rendaient ensemble à l'océan, à Arcachon ; ils ont fêté le réveillon du Nouvel An cette année-là, se sont promenés dans les

parcs et jardins, et regardaient la télévision ensemble sur un vieux poste que Marcel avait loué.
Peu après, à Pâques, Françoise, Thérèse et Marcel sont partis en voyage en Dordogne. L'escapade fut de courte durée, car Françoise a contracté une infection à la gorge, les obligeant à rentrer précipitamment à Bordeaux.
Marcel et Thérèse ont pris soin de leur amie chez elle.
Thérèse s'intéressait beaucoup à la psychologie — un intérêt qu'elle a conservé jusqu'à aujourd'hui — et, grâce au « test de l'arbre » (avec ses racines), elle a mis au jour tout le passé de Françoise, un passé relaté avec une grande précision dans son livre.
Et Françoise s'est rétablie comme une fleur de muguet toute fraîche.

Bordeaux n'est plus ce qu'elle était ; la ville s'est considérablement embellie. Le centre-ville a été presque entièrement rendu aux piétons et, en l'absence de métro, des tramways transportent les voyageurs en silence d'un bout à l'autre de la ville.

Marcel se souvient de la rue La Fontaine, où il vivait avec Thérèse. Cette rue, autrefois calme, est aujourd'hui très animée. Une atmosphère vivante règne toujours sur le cours de l'Yser. C'est là, à l'angle de la rue La Fontaine, que Marcel achetait chaque jour le journal *Le Sud Ouest* ainsi qu'une baguette. Avant le déjeune, il prenait un demi au café « Les Deux Frères Cerezales ». En face, un peu plus loin, se trouvait la librairie « Andrès ».

Aujourd'hui, la rue Sainte-Catherine — la plus longue rue piétonne de France — conserve une vie commerciale intense. Près de la

porte Dijeaux, non loin de la place Gambetta, on trouve toujours de bons cinémas projetant des films en version originale, d'excellents restaurants, ainsi que la grande librairie Mollat.

Non loin de là, rue Saint-James, se dresse la Grosse Cloche, au cœur de la ville ; il s'agit de l'un des plus anciens beffrois de France et du seul vestige des anciennes fortifications de la cité.
Plus récemment, depuis 2006, la ville s'est dotée du « Miroir d'eau », une vaste étendue d'eau qui reflète magnifiquement la place de la Bourse ainsi que les quais de Bordeaux.
Le train entre en gare Saint-Jean ; le quai est bondé.

Marcel et Françoise prennent congé, et Olivier, son fils aîné, l’attend en bas. Marcel lui fait signe de la main tandis que de nombreux passagers montent dans le train.

,

2.- Paris : Lorène

Marcel est désormais accompagné de Lorène, une religieuse catholique membre de la confrérie du Sacré-Cœur.

Marcel, autrefois moins religieux, suit aujourd'hui — à cette étape de sa vie — une vie spirituelle axée sur la prière ; tous deux, Lorène et lui, ont pris part à des temps d'adoration du Très-Haut.

La conversation porte sur l'ouvrage *Lettres spirituelles entre un laïc et une religieuse*, de Carlos González González.

Marcel :
Je dois vous avouer, Lorène, que cette lecture m'a profondément touché. Peut-être parce que, depuis que j'ai pris ma retraite et que ma vie s'est peu à peu tournée vers la foi, je ne lis plus les Évangiles comme je les lisais autrefois. Pendant notre temps d'adoration du Sacré-Cœur, j'ai eu le sentiment que toutes ces pages prenaient soudain un visage. Le livre parle beaucoup du cœur, de la prière, de la conversion et de l'amour du Christ, mais devant le Saint-Sacrement, ces mots cessent d'être des idées. Ils deviennent une présence. Je me suis demandé si je n'avais pas passé une partie de ma vie à comprendre beaucoup de choses sans vraiment apprendre à demeurer devant Dieu.

Lorène :
Je comprends très bien ce que vous dites. Dans la vie religieuse, j'ai appris peu à peu que la prière ne consiste pas seulement à multiplier les paroles. Il y a un moment où il faut simplement demeurer là, en présence de Celui qui nous aime. C'est pourquoi le passage du livre consacré au fait de « se reposer dans le Cœur de Jésus » m'a particulièrement touchée. Le Cœur du Christ n'est pas pour moi une image pieuse éloignée de la réalité : il signifie la personne même de Jésus, vrai Dieu et vrai homme, et son amour pour nous. Dans l'adoration, nous découvrons précisément cette

proximité silencieuse. Nous n'avons pas toujours besoin de comprendre ; parfois, il suffit de consentir à être aimés.

Marcel :
Ce qui m'a également frappé, c'est la manière dont le livre revient constamment à la tension entre l'action et la contemplation. Je pensais autrefois que la foi chrétienne devait nécessairement se traduire par beaucoup d'activités. Or, en relisant l'épisode de Marthe et Marie, je comprends autrement les choses. Il ne s'agit évidemment pas de mépriser le service, mais de comprendre d'où il doit venir. Si je sers sans avoir pris le temps d'écouter le Christ, mon activité risque de devenir une manière de me satisfaire moi-même. Peut-être est-ce aussi ce que signifie l'adoration : accepter de ne rien faire d'autre que regarder et écouter.

Lorène :
Oui. Et je dirais même que la contemplation authentique finit toujours par devenir service. Le livre insiste sur cette idée : l'amour véritable ne reste pas enfermé dans le cœur de celui qui prie. Lorsque nous demeurons auprès du Christ, nous sommes peu à peu conduits vers les autres. Le Sacré-Cœur nous apprend justement que l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne peuvent être séparés. Si je passe une heure devant le Saint-Sacrement et que je ressors indifférente à la souffrance d'une personne rencontrée ensuite, quelque chose manque à ma prière. Le Cœur de Jésus nous rend davantage disponibles, plus compatissants et plus attentifs.

Marcel :
C'est là que le livre me paraît particulièrement exigeant. Il ne présente jamais la foi comme un simple refuge confortable. Jésus parle de la porte étroite, de la croix, du renoncement, de la conversion. Même le passage où il dit qu'il apporte le feu et non une paix facile m'a beaucoup fait réfléchir. Je crois que je me suis longtemps fabriqué une conception assez tranquille de la religion. Or suivre le Christ signifie aussi accepter d'être transformé, y compris lorsque cette transformation dérange nos habitudes ou nos certitudes.

Lorène :
Je suis d'accord. Le feu dont parle l'Évangile peut être compris comme le feu de l'Esprit qui purifie et transforme. Dans la vie consacrée, je le ressens comme un appel permanent à la conversion. Nous pouvons avoir une vie religieuse très régulière, réciter nos prières, respecter nos horaires et nos engagements, et pourtant garder un cœur fermé. La fidélité extérieure ne suffit pas. Le Christ demande que notre vie intérieure soit réellement touchée par son amour. C'est pourquoi l'humilité est si importante : elle nous empêche de croire que nous sommes déjà arrivés.

Marcel :
Justement, le passage sur le pharisien et le publicain m'a beaucoup interrogé. Le pharisien accomplit les pratiques religieuses, mais il finit par regarder l'autre avec supériorité. Le publicain, lui, ne peut présenter aucun mérite ; il se tient simplement devant Dieu avec son besoin de miséricorde. Cela me rappelle quelque chose que j'ai découvert assez tard : on peut être pratiquant et ne pas être profondément converti. La religion peut même devenir une manière subtile de se rassurer sur soi-même.

Lorène :
C'est un danger pour tout croyant, et peut-être davantage encore pour une personne consacrée. Nous pouvons finir par nous identifier à notre vocation au lieu de la recevoir humblement comme un don. Je ne suis pas religieuse parce que je serais meilleure que les autres. Je le suis parce que j'ai été appelée à chercher le Christ et à le servir. Le livre rappelle plusieurs fois que les pauvres, les petits, ceux qui souffrent et ceux qui reconnaissent leur fragilité sont particulièrement proches du cœur de l'Évangile. Le Sacré-Cœur n'est pas le cœur des parfaits : c'est le cœur de la miséricorde.

Marcel :
La miséricorde me semble justement être l'un des grands fils conducteurs de l'ouvrage. Dans l'histoire du Samaritain guéri, par exemple, les dix reçoivent la grâce, mais un seul revient rendre grâce. Cela m'a fait réfléchir à ma propre vie. Nous demandons beaucoup à Dieu. Nous lui présentons nos difficultés, nos inquiétudes, nos projets. Mais savons-nous encore revenir

simplement lui dire merci ? L'adoration m'a appris cela : ne pas toujours demander quelque chose, mais rester devant Dieu pour reconnaître ce qu'il a déjà donné.

Lorène :
Et cette gratitude change progressivement notre regard. Lorsque nous apprenons à rendre grâce, nous découvrons que la présence de Dieu peut se reconnaître dans des choses très simples : une rencontre, une parole, un pardon, un moment de silence, une personne qui nous aide. La religieuse que je suis doit se rappeler chaque jour qu'elle ne possède rien en propre, pas même sa vocation. Tout est reçu. Tout devient alors occasion de rendre grâce. C'est aussi pourquoi l'Eucharistie est si importante : elle nous introduit dans cette logique du don.

Marcel :
L'Eucharistie est probablement le point où je ressens le plus fortement le lien avec le Sacré-Cœur. Le livre dit que dans l'Eucharistie nous reconnaissons l'amour gratuit et proche du Cœur du Christ. Depuis que je pratique davantage, je comprends que l'adoration eucharistique n'est pas simplement un temps de recueillement personnel. Je suis devant quelqu'un. Je suis devant le Christ qui se donne. Et cette présence me dépasse complètement.

Lorène :
C'est exactement ce que je ressens. Devant le tabernacle, nous apprenons une forme de pauvreté spirituelle : nous n'avons rien à montrer, rien à réussir. Nous sommes là. Et pourtant, dans ce silence, le Christ agit. Le livre insiste justement sur le fait que l'Eucharistie n'est pas seulement un symbole de l'amour du Christ : elle nous introduit dans sa présence et dans sa communion. C'est pourquoi l'adoration peut devenir une école de patience, d'humilité et d'amour.

Marcel :
Il y a cependant une chose que j'ai trouvée particulièrement difficile : l'idée de « consoler » le Cœur de Jésus. Au début, cette expression me paraissait presque étrange. Comment pourrions-nous consoler le Christ ? Puis j'ai compris que le livre ne parle pas d'une culpabilité morbide. Il parle plutôt d'un amour qui répond à l'amour. Lorsque je

contemple la Passion, je peux éprouver le désir de ne pas ajouter de froideur à l'indifférence du monde, mais de répondre par ma vie.

Lorène :
Oui, et cette nuance est essentielle. Consoler le Christ ne signifie pas vivre dans la tristesse ou la culpabilité. Cela signifie aimer. Lorsque nous contemplons la Passion, nous découvrons un amour qui va jusqu'au bout. Notre réponse consiste alors à aimer à notre tour : Dieu, mais aussi ceux qu'il met sur notre chemin. Et il y a un paradoxe magnifique : lorsque nous cherchons à consoler le Christ, c'est souvent lui qui nous console. Celui qui vient auprès de Jésus avec sa souffrance découvre qu'il n'est pas seul.

Marcel :
Cela me fait penser aux passages sur les Béatitudes. Je les avais toujours considérées comme un très beau texte évangélique, presque poétique. Aujourd'hui, je les trouve beaucoup plus radicales. Être pauvre de cœur, miséricordieux, artisan de paix, accepter parfois d'être incompris : tout cela ne relève pas seulement de bonnes intentions. C'est une manière de vivre. Et je me demande si le Sacré-Cœur ne constitue pas précisément le modèle de cette vie-là.

Lorène :
Je le crois profondément. Les Béatitudes décrivent en quelque sorte les traits du cœur façonné par le Christ. Elles ne nous demandent pas de devenir parfaits en un jour. Elles nous invitent à laisser Dieu transformer notre manière de regarder, de souffrir, de pardonner et d'aimer. Dans la vie religieuse, j'ai découvert que les grandes transformations passent souvent par de petites fidélités : accepter une contrariété sans murmurer, écouter quelqu'un jusqu'au bout, pardonner, servir sans être remerciée, recommencer à prier lorsque la prière devient difficile.

Marcel :
Et cela rejoint la figure de Marie. Ce qui me frappe chez elle, c'est qu'elle ne comprend pas tout. Elle accueille pourtant la parole de Dieu et la garde dans son cœur. J'ai toujours eu, comme professeur, le réflexe de vouloir comprendre avant d'accepter. La foi m'apprend progressivement une autre attitude : comprendre est important, mais

tout ne peut pas être enfermé dans une explication. Il faut parfois laisser le mystère demeurer mystère.

Lorène :
C'est précisément ce que j'ai vécu au moment de ma vocation. Il y a eu d'abord un appel, puis seulement progressivement une compréhension. Marie ne reçoit pas un plan détaillé de toute son existence. Elle reçoit une parole et elle fait confiance. La vie spirituelle ressemble souvent à cela. Nous voudrions connaître la route avant de partir ; Dieu nous demande parfois de faire le prochain pas. L'adoration m'aide beaucoup dans cette attitude : je n'ai pas besoin de tout résoudre devant le Seigneur.

Marcel :
J'ai aussi beaucoup aimé la dernière partie du livre, avec sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse de Lisieux et Unamuno. On y entend une autre langue, celle de la poésie et de la mystique. Le professeur en moi cherche spontanément à analyser les textes, mais je comprends que certaines expériences ne peuvent être dites qu'à travers des images. Peut-être faut-il parfois accepter que la poésie dise de Dieu quelque chose que la raison seule ne peut pas exprimer.

Lorène :
Absolument. La mystique n'est pas une fuite hors du réel. Elle est une manière d'aller jusqu'au fond du réel, jusqu'à cette rencontre avec Dieu que les mots ne peuvent jamais entièrement contenir. Sainte Thérèse de Lisieux, par exemple, parle de « vivre d'amour » et de donner sans mesurer. C'est une spiritualité très simple en apparence, mais extrêmement exigeante : aimer dans les petites choses, sans chercher de récompense immédiate. C'est peut-être l'une des plus belles expressions de la spiritualité du Sacré-Cœur.

Marcel :
Et puis il y a la sculpture de Bernini représentant l'extase de sainte Thérèse. J'ai trouvé intéressant que le livre insiste sur la nécessité de ne pas réduire cette scène à une interprétation physique ou sensuelle. Bernini utilise le langage du corps pour rendre visible quelque chose qui, précisément, dépasse le corps : l'expérience d'une âme saisie par l'amour de Dieu.

Lorène :
Oui. La grande difficulté du langage mystique est justement de parler de l'indicible avec des mots et des images humaines. Sainte Thérèse elle-même utilise des comparaisons très fortes. Il faut donc apprendre à regarder ces œuvres avec intelligence, mais aussi avec respect. L'art devient alors une porte vers la contemplation. Le marbre représente une expérience qui, au fond, ne peut être entièrement représentée.

Marcel :
Après avoir lu ce livre et vécu avec vous ces moments d'adoration, je crois que je comprends mieux ce que signifie pour moi être un croyant catholique. Ce n'est pas seulement adhérer à des vérités, ni même pratiquer régulièrement. C'est apprendre à vivre à partir d'une relation avec le Christ. Et cette relation se concentre, pour moi, dans cette image du Cœur : un cœur qui aime, qui pardonne, qui souffre avec l'homme et qui se donne.

Lorène :
Et pour moi, le livre rappelle que cette relation ne doit jamais nous enfermer dans une spiritualité individuelle. Le Cœur du Christ nous ouvre toujours aux autres. Plus nous entrons dans son amour, plus nous devenons capables de compassion, de solidarité, de pardon et de service. Le véritable fruit de l'adoration se vérifie dans la vie quotidienne.

Marcel :
Alors peut-être que notre discussion pourrait se résumer ainsi : nous sommes entrés dans l'église pour adorer le Sacré-Cœur, et nous en sommes sortis avec une question beaucoup plus simple : que faisons-nous de l'amour que nous avons reçu ?

Lorène :
Oui. Et peut-être aussi avec une réponse très simple : nous le recevons encore, nous le laissons transformer notre cœur, puis nous essayons de le donner. Le Sacré-Cœur nous rappelle que Dieu ne demande pas d'abord des performances. Il demande un cœur disponible.

Marcel :
Un cœur disponible… C'est finalement ce que j'ai compris en relisant toutes ces pages. Après une vie passée à enseigner, à expliquer et à chercher des réponses, je découvre qu'il me reste surtout à apprendre à écouter.

Lorène :
Et moi, après des années de vie consacrée, je découvre que j'ai toujours à apprendre à aimer. Nous ne sommes donc pas si différents, Marcel.

Marcel :
Non, Lorène. Peut-être est-ce justement ce que le livre voulait nous faire comprendre : un laïc, une religieuse, un professeur retraité, une femme consacrée… chacun avec son histoire, mais tous appelés à se retrouver dans le même Cœur.

Lorène :
Le Cœur du Christ.

Marcel :
Le Cœur du Christ.

Lorène :
Alors restons encore quelques instants en silence.

Marcel :
Oui. Cette fois, je n'ai rien à expliquer.

Lorène :
Et moi, rien à ajouter.

Ils demeurent silencieux devant une illustration du Saint-Sacrement. L'adoration continue, dans cette paix dont le livre rappelle qu'elle naît de la confiance et de la présence du Christ.

Le train entre en gare de Montparnasse.

Marcel et Lorène prennent congé de manière formelle ; il lui souhaite un excellent séjour à Paris, où elle doit assister à un Congrès eucharistique.

Elle lui adresse un salut cordial et l'encourage à demeurer ferme dans la foi au Seigneur.
Marcel sort, se dirige vers un bistrot situé en face de la gare et s'installe en terrasse.
Il fait beau et, comme le dit Françoise Heitz, *Paris sourit mieux que la Joconde.*
Il commande le plat du jour : un steak à point, accompagné de frites et d'une salade verte. Pour le dessert, il ne prend rien de sucré, mais simplement un café décaféiné noisette.
Une fois l'addition réglée, Marcel prend un taxi pour se rendre à la gare du Nord et monter dans un train à destination de Lille.

3.- Lille : Jean-Marie.

Marcel est désormais accompagné de Jean-Marie, qui vient d'effectuer des démarches à Paris et regagne son domicile à La Madeleine, où il accueillera Françoise dans quelques jours.
Jean-Marie est à la retraite depuis des années et se révèle être un excellent interlocuteur ; ses interventions, toujours pertinentes, laissent transparaître sa solide formation scientifique.

Le train file doucement à travers la campagne. De temps à autre, les deux vieux amis lèvent les yeux du livre posé entre eux sur la tablette. Le livre s'intitule *La Supraconscience*, de Carlos González González.

Le livre était ouvert à un chapitre consacré aux expériences de mort imminente.

Marcel :
Alors, Jean-Marie, tu en penses quoi ?

Jean-Marie :
De quoi ? Du livre ou de ton enthousiasme ?

Marcel :
Des deux, naturellement.

Jean-Marie :
Eh bien… il y a des choses qui m'intéressent beaucoup, et d'autres qui me font lever les sourcils.

Marcel :
Tu les lèves déjà.

Jean-Marie :
Tu vois ? Tu connais bien mes réflexes.

Marcel :
C’est peut-être cela, la supraconscience : connaître quelqu’un au-delà des mots.

Jean-Marie :
Ou simplement l’habitude.

Marcel :
Ah ! Voilà le scientifique qui revient.

Jean-Marie :
Il ne part jamais complètement.

Marcel sourit et tapote la couverture du livre.

Marcel :
Ce qui me plaît ici, c’est que l’auteur pose une question que nous avons souvent évitée : qu’est-ce que la conscience ?

Jean-Marie :
Ça, je suis d’accord. C’est une question immense. Mais il faut faire attention à ne pas transformer une question scientifique en réponse métaphysique.

Marcel :
Pourquoi les séparer absolument ?

Jean-Marie :
Parce que la science demande des preuves, des expériences reproductibles, des mécanismes vérifiables. Une expérience intérieure, même extraordinaire, ne suffit pas à établir une théorie de l'univers.

Marcel :
Mais le livre ne dit-il pas justement que les EMI obligent à reconsidérer nos certitudes ?

Jean-Marie :
Oui. Et c'est probablement là que le livre est le plus intéressant. Il rapporte des personnes qui disent avoir vécu une expérience d'une extraordinaire intensité : paix, lumière, impression de sortir de leur corps, rencontre avec des proches disparus… Certaines décrivent même une transformation profonde de leur manière de vivre.

Marcel :
Et cela te laisse froid ?

Jean-Marie :
Pas du tout. Cela m'intéresse énormément. Mais être intrigué n'est pas croire.

Marcel :
Voilà une distinction très scientifique.

Jean-Marie :
Et très importante.

Marcel regarde au loin par la fenêtre.

Marcel :
Moi, ce qui me touche, c'est l'idée que la conscience puisse être plus vaste que notre petit moi.

Jean-Marie :
Là, je peux te suivre sans devenir croyant.

Marcel :
Même jusqu'à Spinoza ?

Jean-Marie :
Spinoza, volontiers. Dieu ou la Nature comme réalité unique… c'est beaucoup plus subtil que l'image d'un vieux monsieur installé quelque part au-dessus des nuages.

Marcel :
Je n'ai jamais cru à un vieux monsieur dans les nuages.

Jean-Marie :
Je sais bien.

Marcel :
Pour moi, Dieu est précisément plus grand que toutes les représentations que nous pouvons en avoir. Et lorsque le livre rapproche la Supraconscience de cette idée d'une réalité fondamentale qui nous dépasse, je comprends ce rapprochement.

Jean-Marie :
Je le comprends aussi. Mais je ne suis pas certain que le rapprochement soit une démonstration.

Marcel :
Non. Une démonstration, non. Une ouverture, peut-être.

Jean-Marie :
Ça, oui.

Un silence s'installe entre eux. Le train traverse maintenant une longue vallée.

Marcel :
Tu sais ce qui me frappe le plus ?

Jean-Marie :
Je t'écoute.

Marcel :
Le livre dit que, dans les expériences de mort imminente, beaucoup de gens reviennent avec moins de peur de la mort, davantage d'empathie et une autre conception de leur vie.

Jean-Marie :
Oui.

Marcel :
Et cela me semble presque plus important que de savoir si leur conscience est réellement sortie de leur cerveau.

Jean-Marie :
Voilà une remarque que je n'attendais pas de toi.

Marcel :
Pourquoi ?

Jean-Marie :
Parce que je pensais que tu allais t'emparer des EMI pour prouver l'existence de Dieu.

Marcel :
Et pourquoi voudrais-je prouver Dieu avec une expérience de réanimation ?

Jean-Marie :
C'est bien ce que font certains.

Marcel :
Peut-être. Mais ma foi n'a jamais dépendu d'un électroencéphalogramme.

Jean-Marie éclate de rire.

Jean-Marie :
Voilà qui est bien dit !

Marcel :
Je crois en Dieu parce que je crois avec le coeur. Mais je ne veux pas utiliser la science comme béquille de ma foi.

Jean-Marie :
Alors nous sommes peut-être plus proches que je ne le pensais.

Marcel :
Tu es toujours agnostique ?

Jean-Marie :
Plus que jamais.

Marcel :
Même après ce livre ?

Jean-Marie :
Justement après ce livre.

Marcel :
Comment ça ?

Jean-Marie :
Parce qu'il me rappelle à quel point nous savons peu de choses.

Il referme doucement le livre.

Jean-Marie :
Regarde la physique quantique. Elle nous a appris que la réalité microscopique est beaucoup moins intuitive que ce que nos sens nous laissent croire. Mais cela ne signifie pas que tout ce qui paraît mystérieux devient automatiquement une preuve de conscience cosmique.

Marcel :
Tu penses à l'utilisation de l'intrication quantique dans le livre ?

Jean-Marie :
Oui. L'intrication est un phénomène réel et fascinant. Mais passer l'intrication à l'idée que la conscience humaine survit à la mort demande beaucoup plus qu'une analogie.

Marcel :
Tu lui reproches de franchir trop vite le fossé entre physique et métaphysique.

Jean-Marie :
Exactement.

Marcel :
Et moi, je lui reproche peut-être parfois de ne pas aller assez loin.

Jean-Marie :
Naturellement.

Marcel :
Mais tu admets tout de même qu'il existe une question philosophique derrière tout cela.

Jean-Marie :
Bien sûr. Une question vertigineuse même.

Marcel :
Laquelle ?

Jean-Marie réfléchit un instant.

Jean-Marie :
Si la conscience est entièrement produite par le cerveau, alors que sommes-nous réellement ? Une organisation temporaire de matière qui devient capable de se demander ce qu'elle est.

Marcel :
Et si elle ne l'était pas ?

Jean-Marie :
Alors le problème devient encore plus difficile.

Marcel :
Pourquoi ?

Jean-Marie :
Parce qu'il faudrait expliquer ce qu'est cette conscience indépendante du cerveau, comment elle fonctionne, où elle se trouve, comment elle communique avec nous… et surtout pourquoi nous n'en avons aucune mesure directe.

Marcel :
Tu vois ? Tu es presque métaphysicien.

Jean-Marie :
Ne répète jamais ça à mes anciens collègues.

Marcel rit.

Marcel :
Le livre parle aussi beaucoup de l'ego. Il dit que la Supraconscience nous conduirait à dépasser notre individualité.

Jean-Marie :
Ça, j'aime beaucoup.

Marcel :
Vraiment ?

Jean-Marie :
Oui. Même sans croire à la conscience non locale, je peux comprendre l'intérêt de se détacher un peu de son ego.

Marcel :
Voilà une conversion !

Jean-Marie :
Pas du tout. Je suis simplement vieux.

Marcel :
C'est peut-être la même chose.

Jean-Marie :
Attention, Marcel.

Marcel :
Pourquoi ?

Jean-Marie :
Parce que tu viens de dire quelque chose de très proche de la sagesse.

Marcel sourit.

Marcel :
La sagesse vient peut-être avec l'âge.

Jean-Marie :
Ou avec les erreurs.

Marcel :
Les deux sont liés.

Ils restent silencieux quelques secondes.

Puis Marcel reprend :

Marcel :
Tu sais, ce que j'aime finalement dans cette histoire de Supraconscience, ce n'est pas tant l'idée d'une énergie mystérieuse qui survivrait à notre mort.

Jean-Marie :
Qu'est-ce que tu aimes alors ?

Marcel :
L'idée que notre conscience puisse s'élargir. Que nous puissions sortir de nous-mêmes. Comprendre que nous appartenons à quelque chose de plus vaste.

Jean-Marie :
Ça, je peux l'accepter.

Marcel :
Même si tu ne lui donnes pas le nom de Dieu ?

Jean-Marie :
Même si je ne lui donne aucun nom.

Marcel :
Et moi, je peux lui donner le nom de Dieu sans prétendre que tu dois l'appeler comme moi.

Jean-Marie :
Voilà qui me convient.

Le contrôleur passe dans le couloir. Ils présentent leurs billets avec un air presque cérémonieux.

Lorsque l'homme s'éloigne, Jean-Marie reprit le livre.

Jean-Marie :
Il y a quand même une chose que je trouve magnifique.

Marcel :
Quoi donc ?

Jean-Marie :
Nous avons passé notre vie à enseigner. Toi les lettres, moi les sciences. Nous avons expliqué aux jeunes ce que nous croyions savoir.

Marcel :
Et maintenant ?

Jean-Marie :
Maintenant, nous découvrons surtout tout ce que nous ignorons.

Marcel regarde son vieil ami avec tendresse.

Marcel :
Alors peut-être que la vraie supraconscience commence là.

Jean-Marie :
Où ça ?

Marcel :
Au moment où l'on devient assez humble pour dire : « Je ne sais pas. »

Jean-Marie hocha la tête.

Jean-Marie :
Et assez curieux pour ajouter : « Mais j'aimerais comprendre. »

Le train poursuivit sa route dans la lumière du soir.

Sur la tablette, le livre était resté ouvert à la page consacrée à la conscience.

Et, pendant quelques minutes, ni le croyant ni l'agnostique ne ressentirent le besoin d'avoir le dernier mot.

Les deux amis, toujours désireux de débattre, commentent à présent le livre *À propos du vide*, du même auteur, Carlos González González.

Marcel :

Je dois te dire, cher ami, que ce texte m’a surpris. Il commence presque comme une méditation philosophique pour finir par devenir une exploration de l’univers tout entier. Il n’est pas fréquent de rencontrer une œuvre qui fait dialoguer Parménide, Démocrite, le Bouddha, Einstein et le boson de Higgs.

Jean-Marie :

C’est exactement ce que je me suis dit. Cela dit, compte tenu de ma formation scientifique, ce qui m’a le plus frappé, c’est qu’il ne s’agit pas simplement d’une histoire de la physique. L’auteur tente de montrer une continuité intellectuelle entre d’anciennes intuitions métaphysiques et certaines des découvertes les plus sophistiquées de la cosmologie contemporaine.

Marcel :

Il y a une idée initiale que je trouve très belle : cette affirmation selon laquelle le vide n’est pas une absence, mais une possibilité. Cela m’a immédiatement rappelé certains courants mystiques. J’ai également été marqué par la référence à Kenjiro Azuma et à Jung, lorsqu’ils suggèrent que la plénitude se détériore, tandis que le vide demeure ouvert à tous les possibles.

Jean-Marie :

Oui, bien que le livre ait le mérite de ne pas se limiter au seul symbolisme. Très vite, le conflit fondamental de la philosophie grecque surgit. D'un côté, les Éléates, pour qui le non-être était impensable ; de l'autre, les atomistes, qui avaient besoin du vide pour expliquer le mouvement.

Marcel :

L'opposition entre Parménide et Démocrite traverse pratiquement toute la culture occidentale.

Jean-Marie :

Exactement. Et l'auteur insiste sur le fait que ce débat n'a jamais été tranché. En réalité, il est encore à l'origine de bon nombre de nos problèmes conceptuels. Si tout est « être », comment expliquer le changement ? Mais si le vide existe, que signifie exactement cette existence ? Les atomistes ont apporté une réponse en évoquant des atomes se déplaçant dans le vide. Aristote a réfuté les deux, ou du moins a nié la nécessité du vide. Et, pendant plus de deux mille ans, l'Occident a suivi, dans une large mesure, la voie aristotélicienne.

Marcel :

Ce qui prouve que les idées jouissent d'une longévité extraordinaire. Il arrive qu'une intuition philosophique conditionne des siècles entiers.

Jean-Marie sourit en observant les toits d'une petite localité qu'ils traversaient à toute allure.

Jean-Marie :

Ce qui est fascinant, c’est que la science moderne a fini par réhabiliter partiellement Démocrite. Pas dans les moindres détails, certes, mais bien dans l’idée fondamentale selon laquelle la matière possède une structure discrète et a besoin d’espace pour s’organiser et se transformer. Le livre illustre très bien ce passage de l’atomisme antique à la physique contemporaine.

Marcel :

J'ai aussi beaucoup apprécié le contraste qu'il établit entre l'Occident et l'Orient. Alors que, dans notre tradition, le vide revêtait des connotations négatives, le bouddhisme et le taoïsme le plaçaient au cœur de leurs réflexions.

Jean-Marie :

C'est vrai. Cela dit, je dirais que l'auteur aboutit à une sorte de réconciliation finale. Les intuitions orientales sur la vacuité ne relèvent pas de la physique, bien entendu, mais elles semblent entrer en résonance, de manière curieuse, avec l'idée moderne selon laquelle ce que nous appelons « réalité solide » émerge d'un fond bien plus profond et moins tangible.

Marcel :

L'image taoïste du vase me semble particulièrement pertinente. L'utilité du vase réside dans l'espace vide qu'il contient.

Jean-Marie :

Et ce qui est intéressant, c'est que la science actuelle aboutit, dans un certain sens, à une conclusion similaire. Non pas parce qu'elle adopterait des doctrines spirituelles, mais parce qu'elle découvre

que la majeure partie de la réalité matérielle est dominée par des structures apparemment vides. Les atomes eux-mêmes sont constitués, pour l'essentiel, d'espace. Nous sommes, pour ainsi dire, d'immenses cathédrales de vide, maintenues par des champs et des forces invisibles.

Marcel a eu un petit rire.

Marcel :

Il y a quelque chose de poétique là-dedans. Nous passons notre vie à nous croire solides, pour finir par découvrir que nous sommes, par essence, des espaces organisés.

Jean-Marie :

Et c'est encore plus surprenant. L'essai explique comment le concept de vide évolue avec Galilée, Torricelli et Pascal. Ils transforment une question philosophique en un problème expérimental. Le vide cesse d'être une simple spéculation pour devenir un phénomène mesurable.

Marcel :

La modernité commence au moment où l'on décide de vérifier les choses.

Jean-Marie :

Exactement. Puis arrive Newton, et un autre problème surgit. Si la gravité agit à distance, que se passe-t-il dans l'intervalle ? Quelle est la nature de ce prétendu vide au sein duquel s'exerce l'attraction gravitationnelle ? Newton n'a jamais été pleinement satisfait par

cette question. Et c'est précisément là qu'Einstein intervient, de manière révolutionnaire.

Marcel :

Je dois dire que la partie consacrée à Einstein m’a semblé être l’une des plus réussies.

Jean-Marie :

À moi aussi. L’auteur explique clairement que l’espace-temps cesse d’être un contenant passif. Il n’est plus le simple décor où se déroulent les événements ; il devient un acteur à part entière. Il peut se courber, s’étendre, se déformer. Par conséquent, le vide n’est plus vide au sens traditionnel du terme : il est empli d’une structure géométrique.

Marcel :

C’est un renversement de perspective extraordinaire. Ce qui semblait être une absence se transforme en présence.

Jean-Marie :

Tout à fait. Et cela se prolonge avec la mécanique quantique. Ici, le vide n’est plus seulement de l’espace-temps ; il devient un état physique doté de propriétés concrètes. Des fluctuations, des particules virtuelles et des champs quantiques y font leur apparition. Le vide acquiert une richesse presque inimaginable.

Pendant quelques secondes, ils restèrent tous deux silencieux. Le train avançait avec une stabilité impeccable.

Marcel :

Il y a une phrase qui m’a particulièrement frappé : celle où il est affirmé que l’univers est né d’une transformation du vide et qu’il continue d’exister dans un état de vide. C’est une affirmation presque métaphysique.

Jean-Marie :

Oui, bien qu’elle soit formulée à partir de prémisses scientifiques. Remarque que la thèse centrale de l’essai semble être que la distinction radicale entre l’être et le néant est peut-être moins solide qu’on ne l’imagine. L’auteur finit par suggérer que le tout et le rien constituent des aspects complémentaires d’une seule et même réalité.

Marcel :

Cela rappelle, curieusement, certains fragments des présocratiques, ainsi que certaines intuitions issues de la philosophie orientale.

Jean-Marie :

Et, en même temps, cela renvoie à une idée profondément moderne : nos catégories intuitives s’avèrent souvent inopérantes lorsque nous tentons de comprendre la nature à ses niveaux les plus profonds.

Marcel :

Et que penses-tu de toute la partie consacrée au champ de Higgs ?

Jean-Marie rajusta ses lunettes avec un certain enthousiasme.

Jean-Marie :

C'est probablement la partie que j'ai préférée. Car elle expose l'une des idées les plus élégantes de la physique contemporaine. D'ordinaire, on conçoit la masse comme une propriété inhérente aux objets. Or, le livre explique que de nombreuses particules acquièrent leur masse par le biais d'une interaction avec un champ qui imprègne tout l'univers. Ce champ transforme le vide lui-même en un agent actif.

Marcel :

Autrement dit, la masse émerge du vide.

Jean-Marie :

Au fond, oui. Ou plutôt, de certaines propriétés du vide. Sans ce qu'on appelle le « vide électrofaible », les électrons, les quarks et les autres particules ne posséderaient pas les caractéristiques nécessaires pour former des atomes stables, des étoiles, des planètes ou des êtres vivants. L'existence même de l'univers matériel dépend de cette transition primordiale survenue peu après le Big Bang.

Marcel :

C'est tout à fait stupéfiant. Pendant des siècles, le vide a été perçu comme une simple absence ; or, il apparaît désormais comme la condition même de l'existence.

Jean-Marie :

C'est pourquoi, à mon sens, le livre développe une thèse très cohérente. Il guide le lecteur depuis l'« horreur du vide » (horror

vacui) d'Aristote jusqu'à la conclusion inverse : le vide est la matrice de toutes les formes.

Marcel :

Ne penses-tu pas qu'il y a aussi une certaine dimension existentielle ?

Jean-Marie :

Sans aucun doute. Remarque bien le cheminement : on part de l'inquiétude humaine face au vide, pour aboutir à la révélation qu'il constitue notre origine profonde. C'est une forme de réconciliation. Le vide cesse d'être une menace pour devenir une part de nous-mêmes.

Marcel :

Comme si la science, en empruntant une voie totalement différente, était parvenue à une forme de sérénité philosophique.

Jean-Marie :

Très bien dit. Et ce, sans jamais sacrifier la rigueur intellectuelle. Le texte aborde les galaxies, les trous noirs, le rayonnement fossile, l'énergie sombre et les particules élémentaires, tout en menant une réflexion plus vaste sur la signification de tout cela.

Le haut-parleur a annoncé l'arrivée imminente en gare de Lille-Flandres.

Marcel :

Nous arrivons bientôt.

Jean-Marie :

Les voyages en train ont quelque chose de particulier. Ils permettent aux idées de respirer.

Marcel :

Et ce livre invite précisément à cela. À contempler l’espace entre les choses.

Jean-Marie a rangé ses notes.

Jean-Marie :

C'est peut-être là la leçon la plus profonde. Nous avons passé des siècles à chercher la réalité dans les objets, alors que nous aurions sans doute dû prêter davantage attention aux intervalles qui les séparent. Après avoir lu cet essai, on en vient à soupçonner que le vide n'est pas le contraire du monde. Il est plutôt ce à partir de quoi le monde émerge, encore et encore.

Le train commença à ralentir. Derrière les vitres apparut la périphérie de Lille. Les deux amis saisirent leurs manteaux et, tandis que le convoi entrait en douceur en gare de Lille-Flandres, ils poursuivirent leur conversation sur cette étrange éventualité : et si l'univers tout entier n'était qu'une éclatante floraison issue du vide ? Marcel et Jean-Marie se dirent au revoir en se souhaitant une bonne santé.

Marcel se rendit à pied à la gare de Lille-Europe, située non loin de là — à une dizaine de minutes environ — afin de prendre son train pour Bruxelles, sa destination finale.
Près de la gare, il en profita pour prendre un croque-monsieur et une eau pétillante.
Une fois dans la gare, il acheta le journal local, « La Voix du Nord », dont les gros titres étaient :
- Un lycée lillois suspend les cours.
- Marathon de Lille : le parcours a été dévoilé.
- Trois expositions à découvrir en ce moment dans les galeries d'art lilloises.
- « La Science en fête » et les oiseaux à l'honneur, ce week-end, au Forum des sciences.

4.- Bruxelles : Raphaël.

Marcel monte dans le train et, cette fois, il est accompagné de Raphaël, un vieil ami, retraité mais très actif. Tous deux parlent du livre *La vie tranquille*, de Carlos González González.

Marcel :

Regarde, le paysage change déjà. J'aime bien voyager en train. Ça me donne du temps pour réfléchir.

Raphaël :

Moi aussi, mais je préfère quand ça bouge un peu plus ! Enfin, ce livre que tu m'as prêté, *La vie tranquille*, m'a donné matière à réfléchir.

Marcel :

Qu'est-ce qui t'a marqué ?

Raphaël :

Le chapitre sur l'activité physique. L'auteur explique que l'exercice régulier améliore le sommeil et réduit le stress. Ça, je le constate tous les jours quand je vais courir.

Marcel :

C'est vrai. Moi, j'ai été davantage attiré par ce qu'il dit sur le sommeil et la pleine conscience. L'idée que bien dormir est essentiel pour le bon fonctionnement du corps et de l'esprit me paraît fondamentale.

Raphaël :

J'avoue que je ne fais pas toujours attention à ça. Souvent je regarde mon téléphone juste avant de dormir.

Marcel :

Justement, le livre recommande de limiter l'exposition à la lumière bleue des écrans avant le coucher parce qu'elle perturbe la production de mélatonine.

Raphaël :

Oui, j'ai lu ça. Peut-être que ça explique pourquoi je m'endors parfois difficilement après avoir regardé des vidéos.

Marcel :

Probablement. J'ai aussi aimé l'approche de la méditation. L'auteur insiste sur le fait qu'il faut observer ses pensées sans les juger et accepter les émotions au lieu de les combattre.

Raphaël :

Ça, c'est plus compliqué pour moi. Quand quelque chose me contrarie, j'ai tendance à réagir immédiatement.

Marcel :

Moi aussi, parfois. Mais l'image du surfeur qui laisse passer les vagues des émotions m'a beaucoup parlé.

Raphaël :

C'est une belle métaphore. D'ailleurs, j'ai apprécié le chapitre sur le renforcement des jambes. Les exercices sont simples mais pratiques, surtout pour rester autonome en vieillissant.

Marcel :

Tu vois, c'est là que nos personnalités sont différentes. Toi, tu retiens surtout les exercices physiques.

Raphaël :

Et toi, tout ce qui touche à l'esprit !

Marcel :

Exactement. J'ai aussi trouvé intéressante l'idée de regarder en soi, d'accepter ses erreurs et de chercher à s'améliorer progressivement.

Raphaël :

Oui, ce passage m'a parlé aussi. On passe souvent beaucoup de temps à se comparer aux autres alors qu'on devrait davantage travailler sur nous-mêmes.

Marcel :

Je pense que c'est l'un des messages centraux du livre : chercher l'équilibre entre le corps, l'esprit et la manière de vivre.

Raphaël :

Et sans forcément devenir un moine ! J'ai remarqué que l'auteur conseille aussi de profiter du soleil avec modération, de marcher, de respirer correctement et même de pratiquer le jeûne intermittent.

Marcel :

Oui, il propose toute une série d'habitudes simples pour améliorer le bien-être.

Raphaël :

Finalement, ce n'est pas un livre sur le repos uniquement. C'est plutôt un guide pour mieux vivre.

Marcel :

Je suis d'accord. Et je trouve son titre très juste. Une vie tranquille n'est pas une vie sans activité, mais une vie où l'on avance avec calme et conscience.

Raphaël :

Tu sais quoi ? Quand on arrive à Bruxelles, on pourrait commencer par une grande marche dans le centre-ville.

Marcel :

Et ensuite s'asseoir dans un café pour observer tranquillement les gens passer.

Raphaël :

Voilà le compromis parfait entre toi et moi !

Marcel :

Exactement.

Le train poursuit sa route vers Bruxelles tandis que les deux amis regardent défiler les paysages belges, la plat pays avec un habitat dispersé, chacun réfléchissant à sa manière aux conseils de *La vie tranquille*.

Le voyage ne dure pas longtemps et, bientôt, le train entre en gare centrale.

Marcel et Raphaël se disent au revoir, en se souhaitant un agréable séjour à Bruxelles.

Marcel prend un taxi et se dirige vers son hôtel. Une bonne douche, un changement de vêtements, puis un coup de fil à Thérèse pour lui annoncer son arrivée et lui faire le récit de cette journée si particulière — notamment de ses rencontres, séparées, avec leurs amis Françoise et Jean-Marie.

Michel quitte l'hôtel et se rend dans un restaurant du centre-ville. Il y prend un repas léger : une omelette aux fines herbes et une salade verte. Pas de dessert, mais un café décaféiné noisette.

Il fait une petite promenade sur la Grand-Place, puis se retire peu après pour se reposer.

C'est dans cette ville que, en 1886, Michel a failli obtenir un poste de haut fonctionnaire. Cela aurait-il changé sa vie ? Peut-être l'Étranger de Camus a-t-il raison lorsqu'il affirme qu'en réalité, on ne change pas de vie.

Le sommeil ne tarde pas à venir et, dans sa tête, résonnent les paroles d'une chanson de Jacques Brel :

On a vu souvent

Rejaillir le feu

De l'ancien volcan

Qu'on croyait trop vieux.

Il est paraît-il

des terres brûlées

Donnant plus de blé

Qu'un meilleur avril.

Demain sera un autre jour, peut-être même moins réel que celui d’aujourd’hui, celui de ce voyage spirituel qui s’achève maintenant.

Bibliographie

-Françoise Heitz. *Voyage en train et autres parcours.*

-Françoise Heitz. *Vingt ans de cinéma espagnol !976-1996)*

-Françoise Heitz. *Le cinéma d'animation en Espagne (1942-1950)*

-Françoise Heitz. *Le tableau n'est pas signé.*

-Carlos González González . *La Supraconscience.*

-Carlos González González. *La vie tranquille.*

-Carlos González González. *Lettres spirituelles entre un laïc et une religieuse.*

-Carlos González González. *À propos du vide.*

Ce livre a été terminé le 4 novembre 2026, fête de l'auteur.